

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Gérard BERGERON, *Le Canada français après deux siècles de patience*

par Jean-Charles Falardeau

Recherches sociographiques, vol. 8, n° 3, 1967, p. 409-410.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055379ar>

DOI: 10.7202/055379ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Sans vouloir entrer dans les détails concrets, il est assez intéressant de constater que dans le domaine des institutions, les théories du professeur Bergeron semblent bien s'appliquer. C'est ainsi que toutes les analyses récentes de l'activité parlementaire dans le monde insistent sur le fait que le député est de moins en moins un législateur mais plutôt un contrôleur. Reste à savoir si ce que nous appelons « contrôle » n'est pas seulement une forme déguisée du pouvoir.

On parcourt avec grand intérêt les 222 pages de notes qui sont à la fin de l'ouvrage plutôt qu'en bas de page et on se sent écrasé par l'abondance de la documentation. La plupart des notes dépassent une utilité de référence et constituent des prises de position sur un foule de problèmes. Je signale en particulier la note 3 sur l'appellation qui désigne ceux qui se livrent à la science politique. Georges Burdeau a parlé des « politicologues », Marcel Prélot, des « politologues », d'autres des « politistes ». M. Bergeron adopte « publicistes » non sans remarquer qu'au Canada français « les publicitaires rappellent incorrectement les publicistes ».

En terminant, je crois que dans le climat actuel des relations entre le Québec et la France, on lira avec intérêt et plaisir le témoignage rendu à l'auteur par Raymond Aron dans sa préface : « En toutes circonstances, une œuvre aussi rigoureuse et aussi vaste aurait retenu l'attention. Venant d'un professeur de l'Université Laval au Québec, elle revêt une portée plus grande encore. Canadien de langue française, n'ignorant rien de la littérature américaine mais intimement lié aux sociologues et politicologues français, M. Gérard Bergeron illustre avec éclat la vocation culturelle du Québec. »

Jean-Charles BONENFANT

*Bibliothèque de la Législature,
Québec.*

Gérard BERGERON, *Le Canada français après deux siècles de patience*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, 281 p.

On aura beaucoup parlé de nous, beaucoup écrit sur nous durant cette année du centenaire canadien et de l'Expo 67. Ce livre a été l'une des premières manifestations de cette littérature de circonstance. Hors de tout doute, il s'adresse aux lecteurs de France — disons, pour préciser, à des lecteurs du *Monde* qui ne seraient pas tout à fait ignorants du Québec : qui se souviennent assez bien de leur André Siegfried, des reportages de Claude Julien, des jugements épisodiques de Jean-Marie Domenach et des oracles du professeur Jacques Berque. À l'intention de ces lecteurs-d'avant-la-visite-du-général-de-Gaulle, Gérard Bergeron entreprend de reconstituer le passé et le présent canadien-français à l'intérieur d'un Canada incertain. Gonflé dès le début par un souffle lyrique, ce long exercice journalistique en marge de l'histoire canadienne et québécoise retient d'abord la curiosité par la nouveauté de sa perspective. Bientôt, une indéfinissable crispation se superpose chez le lecteur à l'impression initiale et finit par s'y substituer. Malgré de nombreux excellents passages, le livre ne laisse pas de créer un curieux sentiment de malaise.

La méthode utilisée est pourtant inédite et promettait une interprétation originale. L'auteur résume cette méthode par le symbole d'un sablier. Saisir d'abord le Canada dans son ensemble, le voir dans ses relations avec le monde, avec les États-Unis, puis, dans ce Canada, s'arrêter au Canada français, et, à l'intérieur de celui-ci, au Québec. C'est le lieu central de l'étude, le « goulot d'étranglement » (p. 10) : les Québécois dans le Québec, l'*homo quebecensis*. Seconde étape de la démarche : observer les relations des Québécois avec le Canada, avec les États-Unis, avec le monde. Au terme, s'interroger et conclure.

La première partie de ce double mouvement d'accordéon est réussie. Le lecteur voit se télescoper avec clarté, avec aisance, quelquefois avec un humour mi-figue, mi-raisin,

trois siècles d'histoire nord-américaine qui ne laissent plus devant l'objectif que l'État du Québec contemporain : un « bas Canada » de 1967 qui ne semble pas encore très loin du Rapport Durham. Le second mouvement, celui d'élargissement de la perspective, est alourdi et ralenti par quelques répétitions. Il est surtout brouillé par de tels changements d'optiques et de tonalités que la vision finale du Québec, au lieu de se préciser en une image cohérente, se décompose en une mosaïque de fragments kaléidoscopiques.

Le malaise dont je parlais tient, en définitive, à ce que l'auteur ne semble asseoir ses propos sur aucun postulat personnel bien défini ni même à s'identifier suffisamment avec le Québec qu'il offre à la France. Une laborieuse dialectique le fait osciller entre la sympathie et l'acrimonie, l'attirance et le retrait, l'adhésion et le rejet, pour, finalement renvoyer dos à dos indépendantistes et fédéralistes en chantonnant *La Marseillaise*. Il existe pourtant dans la société québécoise actuelle une conscience d'objectifs précis que l'observation peut déceler sans trop de difficultés. Mais, encore une fois, un je ne sais quoi brouille la vision de certains phénomènes : par exemple, les pages sur les insuffisances des intellectuels québécois (pp. 142-145) ou sur leur ignorance de la civilisation américaine (pp. 197-198). Il est difficile, si l'on est Québécois, de chercher à adopter le point de vue de Sirius pour parler du Québec de 1967...

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Léo-Paul DESROSIERS, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, Montréal, Paris, Fides, 1967, 322 p.

Avec Léo-Paul Desrosiers est disparu l'un des derniers représentants valables d'une historiographie qui se meurt, caractérisée avant tout par un respect quasi religieux pour le passé dont on s'arrache avec beaucoup de nostalgie. Né chez nous vers la fin du XIX^e siècle, incarné souvent par des prêtres-historiens, ce courant a connu son sommet avec Lionel Groulx qui, par un précieux équilibre dans le dosage de la vision et du métier, a pu renverser les valeurs et devenir un historien-prêtre d'une exceptionnelle qualité.

Cette vision, c'est essentiellement celle des traditionalistes, des conservateurs. Elle se fait volontiers lyrique, moralisatrice. Chez les meilleurs, elle se pare d'une expression verbale envoûtante, astucieuse, pleine de nuances, ce qui permet, par le jeu du vocable, d'accentuer ou d'atténuer l'effet recherché. D'ordinaire, l'appareil critique, par son prosaïsme, souvent aussi par la gêne qu'il impose, lui sied assez mal. Enfin, elle amène à l'histoire, par le biais, des gens dont le métier et les préoccupations premières sont ailleurs. C'est qu'en fin de compte, elle cherche moins à comprendre et à justifier un présent issu d'un passé qu'à exalter un passé qui aurait dégénéré en un présent.

Cette vision, c'est elle qui informe la dernière œuvre de Léo-Paul Desrosiers intitulée *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*.

L'auteur a fait carrière dans le roman et dans l'histoire et il n'est pas sûr qu'au niveau de ses motivations profondes les deux démarches aient été bien différentes l'une de l'autre. En tout cas, ses ouvrages historiques comme ses romans renferment de « belles histoires » bien écrites, pleines de générosité, d'élévation, et laissent le lecteur avec ce subtil regret des hommes et des choses irrémédiablement passés. Car, qu'il s'agisse d'œuvres historiques ou d'imagination, c'est toujours chez Desrosiers une sorte de magie de ce qui n'est plus qui opère. (Une seule exception : cette *Iroquoisie*, publiée en 1946, où l'historien en prend plus à son aise et dont on regrette que la suite ne soit jamais parue).

Ce n'est pas à dire que dans les autres œuvres historiques la technique, le métier du fabricant d'histoire aient été négligés. On trouverait difficilement des faiblesses documen-